Janv. 1815
Mme. Cadet de Beaupré
Troisième ou une
Cour d'amour
en vaud. 2 v.

Théâtre II 035

LES TROIS SAPHOS LYONNAISES, OU UNE COUR D'AMOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN DEUX ACTES,

PAR MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, le 14 janvier 1815.

PRIX : *un fr.* 50 *cent.*

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MARGUERITE, DE VALOIS, Reine de Navarre,	M.me HERVEY.
LOUISE CHARLI,	M.lle RIVIERE.
CLÉMENCE de Bourges,	M.lle DESMARES.
AGLAÉ du Guillet,	M.lle ARSÈNE.
LE PODESTAT,	M. JOLY.
MAROT,	M. IZAMBERT.
RABELAIS,	M. ST.-LÉGER.
ENNEMOND,	M. HENRI.
EUGÈNE,	M. ARMAND.
MARCEL,	M. GUÉNÉE.
La Greffière,	M.lle CLÉMENCE.
Conseillères.	
Un Page du Roi,	M.elle VIRGINIE.
Peuple.	

(*La Scène se passe à Lyon, dans la maison du Podestat.*)

S'adresser, pour la Musique, à M. DOCHE, Chef d'orchestre, rue de Chartres.

LES TROIS SAPHOS LYONNAISES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle gothique, ouverte au fond dans presque toute sa largeur; on y entre aussi par une porte latérale pratiquée de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENNEMOND, EUGÈNE, MARCEL.

ENNEMOND.

Mes amis, le podestat va se rendre dans cette salle; il faut l'y attendre.

EUGÈNE.

Lui parler.

MARCEL.

Et le remercier de nous avoir donné un grade dans la garde bourgeoise qui doit se trouver à l'arrivée de Marguerite de Valois dans notre ville de Lyon.

ENNEMOND.

Certes, nous méritons cette faveur par notre attachement à l'auguste famille qui nous gouverne.

EUGÈNE.

Et qui a tant de titres à notre amour!

MARCEL.

A notre reconnaissance.

ENNEMOND.

Aussi....

AIR : *J'y renonce, quoiqu'il m'en coûte.*

QUAND nos Princes daignent venir
Visiter leurs sujets fidèles,
Trop heureux qui peut leur servir
Et d'escorte et de sentinelles.
Ah! dans ce poste desiré,
Garder leur personne chérie,
C'est le plus beau, le plus sacré
Des droits de la bourgeoisie.

MARCEL.

L'entrée sera solennelle.

EUGÈNE.

Magnifique.

ENNEMOND.

Notre uniforme est bien.

EUGÈNE.

Quel dommage que nous ne puissions y porter les chiffres de nos dames !

ENNEMOND.

Les trois Saphos lyonnaises.

MARCEL.

Les cruelles !

EUGÈNE.

Les ingrates !

ENNEMOND.

Eugène est donc toujours brouillé avec Clémence de Bourges ?

EUGÈNE.

Toujours, mon cher Ennemond.

ENNEMOND.

Marcel n'est pas raccommodé avec Aglaé du Guillet ?

MARCEL.

Au contraire.

ENNEMOND.

C'est comme moi, mes amis ; plus mal que jamais avec Louise Charli ; mais c'est que Louise est une tête....

EUGÈNE.

Je n'en dirai pas autant de Clémence.

MARCEL.

Ni moi d'Aglaé.

EUGÈNE.

AIR : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

CLÉMENCE est prude et retenue,
Un rien suffit pour la fâcher.

MARCEL.

Aglaé, modeste, ingénue,
N'a pas du tout l'air d'y toucher.

ENNEMOND.

De Louise que puis-je dire ?
Il est aisé de le savoir :
Pour la juger, il doit suffire
Et de l'entendre et de la voir.

EUGÈNE.

Et quel est le sujet de la grande colère de ces dames !

MARCEL.

Une bagatelle.

ENNEMOND.

Je conviens que les apparences sont contre nous; mais un mot d'explication aurait suffi pour nous justifier.

MARCEL.

Elles n'ont rien voulu entendre.

EUGÈNE.

Rien du tout.

ENNEMOND.

Mais je ne me tiens pas pour battu.

MARCEL, EUGÈNE.

Ni moi.

ENNEMON

Voici monsieur le Podestat.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE PODESTAT, MAROT.

LE PODESTAT, *sans voir les jeunes gens.*

Oui, monsieur Clément Marot... (*apercevant Marcel, Eugène et Ennemond.*) Ah! messieurs, vous voilà? je ne suis point surpris de votre zèle.

ENNEMOND.

Monsieur, nous le partageons avec tous les habitans.

LE PODESTAT.

Et tous les habitans sont enchantés de vous voir au nombre de leurs officiers.

ENNEMOND.

Nous venions vous en faire nos remercîmens.

LE PODESTAT.

Messieurs, dans les choix que je fais, jamais mon discernement n'est en défaut : allez, jeunes gens, allez, vous ne tarderez pas à recevoir mes ordres ultérieurs.

ENNEMOND.

Nous les attendrons avec impatience.

MARCEL, EUGÈNE.

Et nous serons prêts. (*Ils sortent tout trois.*)

SCÈNE III.

LE PODESTAT, MAROT.

LE PODESTAT.

Je voulais donc vous dire, monsieur, que c'est pour une

affaire de la plus haute importance que je vous ai fait prier de passer à mon hôtel.

MAROT.

Monsieur le Podestat, c'est trop d'honneur pour un pauvre exilé.

LE PODESTAT.

Monsieur, un exilé tel que vous....

MAROT.

Au reste, me voilà disposé à vous entendre.

LE PODESTAT.

Vous savez, ou vous ne savez pas...

MAROT.

C'est l'un ou l'autre.

LE PODESTAT.

Qu'une grande Princesse, Marguerite de Valois, reine de Navarre, nous fait l'honneur de passer par notre ville, en se rendant à Paris auprès de François premier, son frère.

MAROT.

Le bruit public m'en a instruit. (*à part.*) La reine me l'avait mandé.

LE PODESTAT.

Mon rang, ma charge, mon devoir, mon esprit, tout me donne, m'assigne l'heureux privilége de la complimenter à son entrée dans ce palais.

MAROT.

Monsieur, il y a de quoi dire.

LE PODESTAT.

Oui; mais plus cette Princesse a de mérite, plus la tâche est difficile à remplir.

MAROT.

Pourquoi donc?

LE PODESTAT.

AIR : *Vaudeville de Catinat.*

Je vanterais bien sa bonté...

MAROT.

Son goût, son esprit, sa science.

LE PODESTAT.

Sa grâce, son aménité...

MAROT.

Sa généreuse bienfaisance.

LE PODESTAT.

Mais, je ne dirais, en effet,
Que ce qui se dit à la ronde,
Et la France m'accuserait
D'être l'écho de tout le monde.

MAROT.

MÊME AIR.

Tant mieux, morbleu, cent fois tant mieux,
Souvent arrive le contraire;
Et pour vous il est glorieux
D'avoir un juste éloge à faire.
De louer il est bien flatteur,
Quand la vérité nous seconde;
Et c'est alors un grand bonheur /
D'être l'écho de tout le monde.

LE PODESTAT.

Je crois que vous avez raison; mais il ne suffit pas de haranguer Marguerite; il faut lui préparer quelques divertissemens, quelque spectacle qui puisse l'intéresser.

MAROT.

Bien pensé, sur ma foi.

LE PODESTAT.

J'ai donc imaginé... quand je dis que j'ai imaginé, c'est-à-dire, qu'il m'est venu dans l'idée de lui offrir la représentation d'une de ces Cours d'amour qui firent jadis l'amusement et le charme de nos aïeux.

MAROT (*à part.*).

Marguerite lui en a donné l'ordre. (*haut.*) C'est très-bien, monsieur le Podestat..... La Reine ne vous aurait elle pas un peusuggéré cette idée qui vous est venue?

LE PODESTAT.

Il est vrai : et c'est grand honneur pour moi que mon génie et le sien se soient rencontrés.

MAROT.

Certainement, et d'ailleurs, vous ne pouviez mieux faire votre cour aux dames de la ville.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RABELAIS.

RABELAIS (*qu'on ne voit pas encore*).

Air : *Ces forbans d'Angleterre.*

Après un long voyage,
Chantant,
Portant
Mon petit bagage,
Je reprendrai courage,
Si je trouve à la fin,
Et sans fin,
Grand festin
Et bon vin.

MAROT.

Je connais cette voix.

(*Rabelais paraît.*)

Eh ! c'est maître François!
Ce Rabelais que j'aime....

LE PODESTAT.

Monsieur Rabelais !

RABELAIS.

C'est moi.

MAROT.

C'est toi ?

RABELAIS.

Et oui, c'est moi-même !

(*Ils s'embrassent.*)

Ah! quel plaisir extrême.

LE PODESTAT (*à Rabelais.*)

Salut au roi des fous.

RABELAIS.

Après vous.

MAROT.

Après vous.

RABELAIS.

Après vous.

MAROT.

Mon ami Rabelais à Lyon ! combien je suis enchanté de t'y voir.

RABELAIS.

La Reine de Navarre m'a fait dire de m'y trouver à son passage, et je me rends à ses ordres.

LE PODESTAT.

C'est donc là l'illustre maître François Rabelais !

RABELAIS.

Ci-devant licencié, bachelier, docteur, *et cœtera*, et surtout grand clerc de la *dive* bouteille.

MAROT.

N'est-ce pas qu'il a une bonne figure ?

LE PODESTAT.

Sur laquelle je lis tous les ouvrages dont il est l'auteur.

RABELAIS.

J'ignore si monsieur en a composé : mais je n'en lis aucun sur son visage.

LE PODESTAT.

Monsieur, je ne suis pas poëte, dieu merci ; j'ai l'honneur

d'être Podestat, gouverneur de la ville de Lyon, et j'espère que vous voudrez bien ne pas prendre d'autre logement que celui qui vous est offert dans mon hôtel.

RABELAIS.

Vive dieu ! l'offre me plaît.

LE PODESTAT.

On y aura pour vous tous les égards dus à un homme de votre mérite.

MAROT.

Tu vois que monsieur le gouverneur sait connaître les gens.

RABELAIS.

J'accepte.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

MAIS sachez, gouverneur aimable,
Que peu de chose me suffit :
Je ne veux qu'un hôte agréable,
Bon feu, bonne table et bon lit,
Joyeuse et grande compagnie,
Bourgogne et Champagne abondant ;
Sur le reste je certifie
Que je suis fort accomodant.

MAROT.

Vous l'entendez ; c'est un hôte facile à contenter.

LE PODESTAT.

MÊME AIR.

Vous allez voir dans notre ville
Différens objets d'agrémens ;
Nous avons maint artiste habile,
De beaux et vastes monumens,
Puis nos fabriques sont remplies
D'ouvrages vraiment précieux.

RABELAIS.

Montrez-moi vos femmes jolies,
C'est ce que j'estime le mieux.

LE PODESTAT.

Monsieur, sans vanité, nous en avons de fort belles ; la ville de Lyon peut, et doit s'honorer de plusieurs femmes aussi célèbres par leur beauté que par leur esprit, leurs talens et leur vertu, sans parler de celle de mon épouse.....

RABELAIS.

J'entends ; toutes les femmes de Lyon sont vertueuses.

MAROT.

D'abord, nous avons les trois Saphos Lyonnaises.

RABELAIS.

Trois Saphos !

MAROT.

Titre qui leur a été décerné à cause de leurs poësies galantes, et de la tendre sensibilité de leur cœur.

RABELAIS.

Et l'on nomme ces dames ?

MAROT.

Clémence de Bourges, Aglaé du Guillet, et la fameuse Louise Charli, si vantée par son courage et ses exploits au siége de Perpignan.

RABELAIS.

Ses exploits !

MAROT.

Oui, monsieur, ses exploits.

RABELAIS.

Mon ami, j'admire beaucoup la haute vaillance d'une femme guerrière : mais j'aime infiniment mieux la douce faiblesse d'une femme paisible.

LE PODESTAT (*à Rabelais*).

Oui, j'entends; et vous avez l'air d'un gaillard... mais je cause avec vous, tandis que la réception de la Reine doit aujourd'hui m'occuper tout entier : à peine aurai-je le tems de me reconnaître.

MAROT.

Allez, monsieur, allez bien vîte.

LE PODESTAT.

AIR : *Vaudeville du jaloux malade.*

OH ! quelle embarrassante affaire !
Que de peine il faut me donner !
Que d'invitations à faire !
Je dois tout voir, tout ordonner;
Seul, je dois régler cette fête.

RABELAIS.

Oh ! vous vous en tirerez bien.

LE PODESTAT.

Je risque d'y perdre la tête ;

MAROT.

Et non, non, vous ne risquez rien.

(*Le Podestat sort.*)

SCÈNE V.

MAROT, RABELAIS.

MAROT.

J'espère que tu es content de monsieur notre Podestat.

RABELAIS.

Je suis enchanté de sa personne, surtout de son esprit... Au reste, je me félicite de te trouver à Lyon : je suis fâché pourtant de t'y voir exilé.

MAROT.

Mon ami, c'est une preuve que la cour s'occupe de moi.

RABELAIS.

Au reste, c'est pour si peu de chose, que quand tu voudras quitter cette ville....

MAROT.

Moi!

RABELAIS.

Vive dieu! je crois que retournant à Paris, la spirituelle Marguerite serait fort aise d'y retrouver le gentil poëte dont elle a particulièrement distingué les ouvrages et la personne.

MAROT.

Maître François, si les grands songent à nous quand nous sommes auprès d'eux et que nos petits talens leur sont utiles ou agréables, ils s'en passent aisément lorsqu'ils ne nous voyent plus; mais laissons cela et parlons d'autre chose, Parlons de toi.... qu'as-tu fait depuis que nous ne nous sommes vus?

RABELAIS.

Ce que j'ai fait? je me suis fait médecin, à ton service.

MAROT.

Je ne dis pas non.

« On meurt plus doucement de la main d'un ami. »

Mais nous n'en sommes pas là. Ainsi, te voilà membre de la docte faculté, jusqu'à ce qu'il te plaise d'être autre chose; car tu n'es pas trop constant dans tes goûts.

RABELAIS.

Il te sied bien de me reprocher mon inconstance, toi qu'on a vu tour-à-tour, page, avocat, valet de chambre d'une grande Princesse, capitaine à la suite d'un grand roi...

MAROT.

Je ne suis pas au bout : desirer, posséder et changer, c'est ma devise.

RABELAIS.

C'est aussi la mienne; et je reprends la soutane.

MAROT.

Ah! tu as de l'ambition.

RABELAIS.

Vive dieu! j'ai celle de bien-vivre.

MAROT.

Oh! oui, le bien-vivre avant tout.

AIR : *Des Trois Commères.* (De la Dansomanie.)

Le repos et l'indépendance,
L'appétit, la soif, la santé,
Voilà les biens par excellence,
Pour les enfans de la gaîté.

RABELAIS (*élevant les mains*).

Destin, dont la loi souveraine
Décide et marque tous nos pas,
Fais que sept fois dans la semaine
J'officie à joyeux repas.

(*Ensemble.*)

Le repos et l'indépendance, *etc.*

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE CHARLI.

LOUISE (*en entrant.*)

Eh! bien, où donc est-il ce Rabelais? ne le rencontrerai-je pas?

RABELAIS (*la saluant*).

Il est devant vous, madame, et prêt à vous rendre ses devoirs (*bas à Marot*). Quelle est cette femme?

MAROT.

C'est Louise Charli, l'une de nos trois Saphos.

RABELAIS.

Vive dieu! qu'elle est jolie!

LOUISE.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans,*
ou *Quoiqu'en dise plus d'un docteur.*

Voila donc l'auteur immortel
Qui, pour éterniser sa gloire,
Du célèbre Pantagruel
Enfanta l'incroyable histoire!
Fière, de savoir à Lyon
Ce respectable personnage,
Je viens, sur le bruit de son nom,
Voir s'il montre autant de raison
Qu'on en trouve dans son ouvrage.

MAROT.

Ni plus, ni moins.

RABELAIS.

MÊME AIR.

Voila donc Louise Charli,
Cette illustre et belle amazone,
Dont le nom est autant chéri
Chez Apollon que chez Bellonne!
D'avance je suis convaincu,
Sans que personne m'en réponde,
Qu'avec ce sourire ingénu,
Madame a toute la vertu
Qu'on lui donne de par le monde.

MAROT.

Ni plus, ni moins.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Marot lui-même ici proclame
Sa vertu comme ta raison;
Oui, je serais digne de blâme
Si je parlais d'autre façon.
Bien franchement je le confesse,
Et si j'osais me joindre à vous,
Je dirais que jamais la Grèce
Ne vit trois sages comme nous.

RABELAIS.

Nous pouvons nous en flatter.

LOUISE.

Messieurs, vous me faites trop d'honneur, et je me garderai bien de comparer ma sagesse à la vôtre.

RABELAIS.

Oh! ça, c'est une autre affaire.

MAROT.

Mais quoi! vous venez seule : et vos deux amies, Aglaé et Clémence ?

LOUISE.

Elles ne tarderont pas à se rendre ici pour se trouver à l'arrivée de la reine.

MAROT.

Cela doit être, car nos trois Saphos sont les trois inséparables.

RABELAIS.

Et ces dames vivent en bonne intelligence ?

LOUISE.

Oui, l'amitié qui nous unit, est aussi constante, aussi sincère....

RABELAIS.

Qu'elle peut l'être entre femmes.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

LOUISE.

Ah! voici mes bonnes amies.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; AGLAÉ, CLÉMENCE; *elles sont précédées d'un valet, qui leur montre Rabelais.*

MAROT (*à Aglaé et à Clémence*).

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter maître François Rabelais.

AGLAÉ, CLÉMENCE.

AIR: *Quelle singulière aventure!*

SALUT au grave personnage,
Si décent, si clair, si profond;
Dans toute la France, je gage,
On ne trouve pas son second.

RABELAIS.

Mesdames, de votre éloquence,
Certes, je dois être flatté;
Mais, morbleu! laissez ma science,
Parlez de ma joyeuseté.

AGLAÉ, CLÉMENCE, MAROT.

Salut au grave personnage, *etc.*

RABELAIS.

Oh! ça, mesdames, j'espère que la plaisanterie est finie.

LOUISE.

La plaisanterie finie! vous ne le voudriez pas, M. Rabelais.

CLÉMENCE.

Vous, grand maître en facétie.

AGLAÉ.

Grand docteur en gausserie.

MAROT (*à Rabelais*)

Tu vois, elles veulent te mettre en verve.

RABELAIS.

Elles ont tout ce qu'il faut pour y réussir.

AIR: *Vaudeville de Frosine.*

AH! combien de propos gaillards
Un si joli trio m'inspire!
Cet œil vif, ces malins regards....
Je me tais de peur d'en trop dire.

MAROT (*à Rabelais.*)

Devant nos Saphos de Lyon,
Sans te gêner, tu peux poursuivre :
Mon cher, pour leur instruction,
Elles ont lu *le livre* (1).

RABELAIS.

Ah! que je me trouverais heureux, moi, de pouvoir lire dans le cœur d'une de ces belles.

MAROT.

Mon ami, le moment est favorable : toutes les trois sont libres; toutes les trois sont brouillées avec leurs amans.

LOUISE.

Et brouillées à jamais.

AGLAÉ, CLÉMENCE.

A tout jamais.

RABELAIS.

Eh bien, je gage qu'ils ont tort et que vous avez raison.

LES TROIS SAPHOS.

Oui, messieurs, nous avons raison.

LOUISE.

Les femmes doivent toujours avoir raison.

MAROT.

C'est juste, et il faut qu'un principe aussi sacré soit confirmé par la Cour d'amour qui va se tenir.

RABELAIS.

Oui, confirmé irrévocablement; et que dans tous les pays, dans tous les temps, cette décision ait force de loi.

MAROT.

N'est-il pas vrai, mesdames ?

LOUISE.

Oui, messieurs, malgré votre ton d'ironie.

AGLAÉ.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

L'HOMME, sans doute, a dans l'esprit
Plus de feu, plus de hardiesse.

CLÉMENCE.

Mais la femme a, sans contredit,
Plus de grâce, plus de finesse.

LOUISE.

Quand sur la femme fièrement
L'homme croit obtenir l'empire,
La femme sait tout doucement
L'enchaîner avec un sourire.

---

(1) On disait dans le monde, du tems de Rabelais, avez-vous lu *le livre* ? pour, avez-vous lu *Pantagruel* ?

MAROT.

Et quand à la douceur de ce sourire elle joint les charmes de l'esprit, et la noble fierté du courage...

AGLAÉ.

Ceci vous regarde, Louise.

CLÉMENCE.

Ces messieurs n'ont oublié ni le siège de Perpignan, ni vos poësies.

LOUISE.

Ni les vôtres, mesdames: mais, que sont nos faibles productions en comparaison des ouvrages de la célèbre Marguerite de Valois que nous allons voir tout-à-l'heure.

RABELAIS.

Mesdames, s'il vous plaît.... auriez-vous lu ses œuvres ?

AGLAÉ, CLÉMENCE, LOUISE.

Oui, monsieur.

MAROT.

Même les cent nouvelles ?

AGLAÉ.

J'en suis à la quatre-vingt dix-huitième.

RABELAIS.

Je vous en félicite.

LOUISE.

Nous lisons tout, messieurs.

RABELAIS.

C'est le moyen de tout savoir.

MAROT.

Aussi les dames lyonnaises sont-elles très-savantes.

RABELAIS.

Vive dieu! Marguerite sera enchantée de rencontrer trois demoiselles aussi instruites.

MAROT.

Et son arrivée sera une époque mémorable dans les fastes de la ville de Lyon.

RABELAIS.

Surtout par le souvenir de l'auguste cérémonie qui s'y prépare.

MAROT.

AIR: *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

La reine va tenir la Cour d'amour,
Ce tribunal où président les femmes:
Vous y serez et, certes, ce beau jour
Sera le triomphe des dames.

CLÉMENCE.

Droit de juger est un droit souverain
Qu'avec raison notre sexe réclame:

LOUISE.

Il appartient au sexe féminin,
Puisque Thémis est une femme. (*bis.*)

TOUS.

La reine va tenir la Cour d'amour, *etc.*

RABELAIS.

Vous n'allez prononcer, je l'espère,
Que jugemens
Doux et charmans?

LOUISE.

Nous saurons avoir l'humeur sévère,
Selon le tems,
Selon les gens.

AGLAÉ, CLÉMENCE, LOUISE.

Selon le tems,
Selon les gens.

LOUISE.

ENSEMBLE. { Il faut enfin se déclarer.
AGLAÉ, CLÉMENCE.
Voici l'instant de nous montrer. }

RABELAIS (*à Marot*).

Ça nous regarde,
Prenons-y garde.

MAROT (*à Rabelais*).

Quelques soient ici leurs efforts,
Nous soutiendrons l'honneur du corps.

AGLAÉ, CLÉMENCE (*à Louise.*)

Pour nous, ma chère,
Quel jour prospère.

LOUISE.

Oui, Marguerite de Valois
Vient exprès pour fixer nos droits.

TOUS.

La reine va tenir la Cour d'amour, *etc.*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PODESTAT, ENNEMOND, EUGÈNE, MARCEL.

LE PODESTAT.

Suivez-moi, jeunes gens, et ne quittez pas mon hôtel; d'un oment à l'autre, je puis avoir besoin de vous.

MARCEL.

Soyez tranquille, monsieur le Podestat, nous avons rempli vos intentions.

ENNEMOND (*bas à ses amis*).

Voilà nos inhumaines.

LOUISE (*bas à ses amies.*)

Voilà nos infidèles.

CLÉMENCE.

N'ayons pas l'air de les voir.

MAROT (*bas à Rabelais*).

Ce sont les trois amans de nos belles.

RABELAIS.

Ils ne sont pas gais.

LE PODESTAT.

Messieurs, tandis que nos habitans vont recevoir la Reine aux portes de la ville, nous l'attendrons, vous et moi, pour la recevoir aux portes du palais.

RABELAIS.

M. le Podestat, nous attendrons.

LE PODESTAT (*aux trois Saphos*):

Vous, Mesdemoiselles, je vais vous conduire dans la salle prochaine, pour vous réunir aux dames de la ville que vous y trouverez rassemblées.

AIR : *Le bon choix.* (Deux Edmond.)

Au devoir
Qui nous appelle,
Qu'ici chacun soit fidèle;
Une reine jeune et belle
Comble notre espoir.

LES TROIS AMANS (*à part tandis que le Podestat cause bas avec messieurs et dames*).

Quel air dédaigneux
Et quelle froide indifférence!

CLÉMENCE, AGLAÉ, LOUISE (*à part.*)

Détournons les yeux,
Sans nous occuper d'eux.

LES TROIS AMANS (*à part.*)

Ce cruel silence
M'ôte l'espérance.

CLÉMENCE, AGLAÉ, LOUISE, (*à part.*)

Pauvres amoureux!
Quel maintien langoureux!

TOUS.

Au devoir
Qui nous appelle,
Qu'ici chacun soit fidèle;
Une reine jeune et belle
Comble notre espoir.

(*Le Podestat sort avec les trois Saphos*).

SCÈNE IX.

RABELAIS, MAROT, ENNEMOND, EUGENE, MARCEL.

MAROT.

Eh! bien, jeunes gens, vous êtes donc brouillés avec vos dames ?

ENNEMOND.

Vous le savez, messieurs ?

RABELAIS.

Nous ne le saurions pas que nous le devinerions à votre air triste.

MAROT.

Et à l'air triomphant de ces dames.

ENNEMOND.

C'est qu'il y a huit jours que cela dure!

RABELAIS.

Et cela ne se passe pas ?

TOUS TROIS.

Aucontraire.

RABELAIS.

C'est étonnant.

MAROT.

Un artiste comme Eugène, un juriste comme Marcel, un militaire comme Ennemond!

RABELAIS.

Vous avez donc des rivaux préférés ?

TOUS TROIS.

Non.

MAROT.

Des torts bien graves ?

ENNEMOND.

Des torts! j'adore Louise.

MARCEL.

Je ne respire que pour Aglaé.

EUGÈNE.

Je n'existe que pour Clémence.

MAROT.

Mais, messieurs, puisque vous avez à vous plaindre de vos belles, et que rien ne peut les réduire, portez vos réclamations devant la Cour d'amour.

ENNEMOND.

Oui! un tribunal composé de femmes !

RABELAIS.

C'est à cause de cela qu'il faut vous y présenter.

LES TROIS AMANS.

Vous croyez ?

RABELAIS.

Certainement.

EUGÈNE.

Eh! bien, M. Rabelais, je vous prends pour mon avocat.

RABELAIS.

Je suis à toi, féal.

MARCEL.

Et moi, qui ne suis qu'un apprentif légiste, j'ai grand besoin de vous, M. Marot.

MAROT.

Tu peux compter sur moi, jeune homme.

ENNEMOND.

Moi, messieurs, je ne suis ni légiste, ni avocat, mais je me défendrai moi-même.

RABELAIS.

Et ta cause sera la mieux défendue.

(*à Eugène.*)

Ah! ça, l'ami, pour que je sois ton avocat, il est besoin que je connaisse les raisons de ton discord avec ta dame.

EUGÈNE.

Ah! mon dieu! moins que rien.

MARCEL.

C'est comme moi.

ENNEMOND.

Louise m'avait donné un rendez-vous.

MARCEL.

J'en avais un d'Aglaé.

EUGÈNE.

Et moi, un de Clémence,

ENNEMOND.

Or, vous saurez....

(*On entend le canon.*)

MAROT.

Paix !.. voilà le signal de l'arrivée de la reine sur la place de ce palais: tantôt, vous nous expliquerez votre affaire.

RABELAIS (*à Marot*).

Allons, ami, à notre poste.

MAROT.

Au revoir, jeunes gens

ENNEMOND.

Sans adieu, messieurs.

SCÈNE X.

LES MÊMES; LE PODESTAT, LOUISE, CLÉMENCE, AGLAÉ, MARGUERITE (*Suite nombreuse précédant la reine.*

CHŒUR.

AIR : *Pour Saint-Cyr, ah! quelle gloire !*

CÉLÉBRONS tous Marguerite:
Qu'il est doux de la chanter !
Tout nous presse, nous invite
De l'honorer, de la fêter.

MARGUERITE.

Je jouis avec ivresse
D'un hommage si flatteur,
Et ces transports d'allégresse
Seront gravés dans mon cœur.

CHŒUR.

Célébrons tous Marguerite, *etc.*

MARGUERITE.

Monsieur le Podestat, je suis on ne peut pas plus satisfaite de votre zèle et de l'empressement de tous vos habitans.

LE PODESTAT.

Madame, quand on a le bonheur et l'honneur de recevoir une illustre princesse, dont le grand esprit, le vaste génie, les hautes vertus...

MARGUERITE.

Oui, M. le Podestat... mais nous avons autre chose à dire.

LE PODESTAT.

Sa majesté permet-elle que j'aie l'honneur de lui présenter Clémence de Bourges, Aglaé du Guillet, et Louise Charli.

MARGUERITE.

Ah! ah! vos trois Saphos.

CLÉMENCE.

AIR *de Doche.*

NOBLE fille d'aïeux révérés et chéris,
Le sort qui vous mit près le trône
Vous a fait don d'une couronne
Brillante d'or et de rubis.

CLÉMENCE, LOUISE, AGLAÉ.

D'une parure encor plus belle
Apollon voulant vous orner,
Il unit pour vous couronner,
La rose à l'imortelle.

(*Elles lui présentent une couronne composée des fleurs qu'elles viennent de nommer.*)

MARGUERITE.

Mesdames, je reçois avec le plus grand plaisir un hommage aussi galant; je ne connaissais pas vos personnes, mais bien vos ouvrages que je lis toujours avec un nouveau plaisir.

LES TROIS SAPHOS.

Madame...

MARGUERITE.

Maître François Rabelais, je vous sais gré de vous être rendu à mon invitation.

RABELAIS.

Madame, elle m'était aussi flatteuse qu'honorable, et je n'avais garde d'y manquer.

MARGUERITE.

Quant à vous, gentil Marot, j'étais bien sûre de vous rencontrer ici.

MAROT.

Madame, le grand prince qui a daigné m'exiler à Lyon, sait bien qu'en paix, comme en guerre, je n'ai jamais manqué à mon poste.

MARGUERITE.

M. le Podestat, il a dû vous arriver pour moi, des dépêches de la Cour.

LE PODESTAT.

Madame, je n'en ai point reçu.

MARGUERITE.

Cela m'étonne; je connais l'exactitude de mon frère; au reste, je ne quitterai Lyon que lorsque ses lettres me seront parvenues; ce qui sans doute ne tardera pas, et je me flatte que le roi m'accordera ce que je lui demande. (*au Podestat*) Maintenant, monsieur, parlons de notre Cour d'amour.

LE PODESTAT.

Elle aura lieu demain, si ce jour convient à votre majesté.

MARGUERITE.

Soit.

LE PODESTAT.

Tous les ordres sont donnés, et ce soir j'aurai l'honneur

de mettre sous les yeux de votre majesté, la liste contenant les noms, prénoms, âge et qualités de nos dames, parmi lesquelles elle aura la bonté de choisir celles qui devront composer cet aimable tribunal.

MARGUERITE.

Fort bien. Nous allons recréer une Cour, qui jadis protégea cette douce urbanité, cette aimable courtoisie, en un mot, cette délicatesse en amour, qui toujours nous distingua des autres nations.

MAROT.

Et sous les auspices de Marguerite, cette Cour ne peut qu'acquérir un nouveau lustre.

MARGUERITE.

AIR : *Vaudeville de Guillaume.*

Vous le savez, cette galanterie
Naquit en France, y régna bien long-tems ;
Bien long-tems elle y fut chérie,
Et des guerriers et des amans ;
Son charme heureux commence à se détruire,
Ah ! prévenons un plus grand mal,
Affermissons et fixons son empire
Dans son pays natal.

MAROT.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

POUVONS-NOUS jamais l'oublier
Quand nous en avons le modèle!
Quand un roi, galant chevalier,
Près de son trône la rappelle!
Ah! conservons-en bien la fleur,
Elle embellira l'existence
Des arts que, pour notre bonheur,
François premier fait naître en France.

RABELAIS.

Vive dieu! je n'aurais pas mieux dit.

MARGUERITE (*à Marot et à Rabelais.*)

Messieurs, vous devez me savoir gré de vous avoir réunis à Lyon, en attendant que vous puissiez l'être à Paris. Je ne doute pas que Marot n'ait fait des démarches pour cela.

MAROT.

Aucune, Madame.

MARGUERITE.

Mais vous êtes fou, mon cher.

MAROT.

AIR : *Au noble fils du Béarnais.*

POUR un rien, pour des vers badins
Qui, malgré moi, courent la ville,
On tient cent propos clandestins ;
Puis, sans m'entendre, l'on m'exile ;
Mais à Lyon comme à Paris,
Je ris,
Le cœur exempt de blâme,
Et de nos preux j'ai là le cri
Chéri,
Mon dieu ! mon roi ! ma dame !

MARGUERITE.

Ne les oubliez jamais.

RABELAIS.

Vive dieu ! c'est l'A, B, C français.

MARGUERITE.

J'applaudis à ces nobles sentimens ; mais ils ne peuvent pas vous dispenser...

MAROT.

Je ne m'abaisserai point à demander grâce, quand on me doit justice.

MARGUERITE.

Fierté déplacée : heureusement, vous avez des amis ! Quant à vous, Rabelais, je sais que vous reprenez votre premier état.

RABELAIS.

Oui, Madame ; mais hors du cloître.

MARGUERITE.

Et vous comptez sur un bénéfice ?

RABELAIS.

Mais je crois qu'il m'irait tout aussi bien qu'à beaucoup d'autres, et je l'attends.

MAROT.

Nous attendons.

MARGUERIT

Vous ne fatiguez pas vos protecteurs, messieurs.

RABELAIS.

Tant d'autres ne laissent pas respirer les leurs.

MARGUERITE.

AIR : *Un magistrat irreprochable.*

QUAND vous ne suivez point les traces
Des demandeurs présomptueux,
Tous les dispensateurs des grâces
Doivent sur vous avoir les yeux.

De l'ignorance qui s'agite,
Repoussant l'orgueil insensé,
On doit aller au devant du mérite
Modeste et désintéressé.

RABELAIS.

Madame, nous sommes infiniment touchés qu'on ait de nous une opinion si flatteuse.

MARGUERITE.

Et si bien méritée.

LE PODESTAT.

Madame, nos manufacturiers ont déposé dans les appartemens de votre Majesté les échantillons de leurs nouvelles étoffes, de leurs plus riches broderies, enfin de tous les produits de leurs travaux : ils osent espérer que vous voudrez bien y jeter un coup-d'œil.

MARGUERITE.

Oui, sans doute.

LE PODESTAT.

Ils seront au comble de leurs vœux, s'ils ont le bonheur d'obtenir votre suffrage.

MARGUERITE.

Air nouveau.

Les souverains, jaloux d'illustrer leur patrie,
Doivent toujours de leurs premiers regards
Honorer l'industrie,
Le commerce et les arts.

CHŒUR.

Les souverains, jaloux d'illustrer leur patrie, *etc.*

MARGUERITE.

Lyon, ville riche et brillante,
Se distingua dans tous les tems
Par son activité constante,
Par son génie et ses talens.

MAROT.

De tous tems, cette ville antique
Fonde ses titres et ses droits,
Sur son zèle patriotique
Et sur son amour pour ses rois.

CHŒUR (*sur lequel tout le monde sort.*)

Les souverains, jaloux d'illustrer leur patrie,
Doivent toujours de leurs premiers regards
Honorer l'industrie,
Le commerce et les arts.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente deux coulisses en treillage, de chaque côté; et à la suite de ces deux coulisses, une riche draperie qui ferme le Théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PODESTAT (*assis à une table et écrivant;* une foule de personnages de tous états et de tous sexes *l'entourent*, et un huissier *se tient derrière lui.*)

LE PODESTAT.

AIR *nouveau de Doche.*

On va bientôt ouvrir la Cour d'amour;
Aux fidèles amans elle sera propice;
Vous y serez appelés tour-à-tour:
Attendez, espérez, on vous rendra justice.

UN AMANT.

Monsieur, Monsieur, inscrivez-moi.

UN AUTRE.

Recevez mon placet.

UN AUTRE.

Admettez ma requête.

LE PODESTAT.

Taisez-vous donc.

PLUSIEURS AMANS.

Ecoutez-moi,
J'ai raison sur ma foi.

LE PODESTAT.

Eh! taisez-vous, vous me rompez la tête.

PLUSIEURS AMANS.

Monsieur, Monsieur, écoutez-moi.

LE PODESTAT (*se levant*).

Pour le coup, je perds patience;
Vous reviendrez une autre fois;
En voilà bien assez, je crois,
Pour une première audience.

CHŒUR D'AMANS.

ENSEMBLE.

Eh bien! soit, prenons patience.
Nous paraîtrons devant la Cour d'amour;
Aux fidèles amans elle sera propice;
Nous y serons appelés tour-à-tour;
Attendons, espérons, on nous rendra justice.

LE PODESTAT.

Vous paraîtrez devant la Cour d'amour;
Aux fidèles amans elle sera propice;
Vous y serez appelés tour-à-tour;
Attendez, espérez, on vous rendra justice.

(*Les amans sortent, le Podestat fait emporter la table.*)

SCÈNE II.

LE PODESTAT, *seul.*

Enfin, je respire.... Ouf.... Grâce au ciel, j'ai tout prévu, tout calculé, tout ordonné pour que rien ne manque à l'appareil du galant tribunal.... Le galant tribunal !

AIR :

Ah! si trente-cinq ans plus tôt
Marguerite ici fut venue,
Et qu'en ce tems, comme tantôt,
La Cour d'amour se fut tenue,
Que de femmes m'auraient cité!
Que de maris m'auraient noté!
J'étais alors bien redoutable;
Mais aussi j'étais fort aimable:
Vif, leste et badin, chaque jour,
Je jouais quelque joli tour,
Pour les femmes bien pardonnable,
Pour les maris bien condamnable:
On me trouve encor fort aimable;
Mais je me sens moins redoutable;
Et je m'aperçois qu'en ce jour
Je ne suis plus justiciable
De la Cour
D'amour.

SCÈNE III.

LE PODESTAT, MAROT, RABELAIS.

MAROT (*arrivant avec Rabelais.*)

Vous voilà bien affairé, monsieur le Podestat.

LE PODESTAT.

Je n'en puis plus; je suis accablé de réclamations pour la Cour d'amour.

RABELAIS.

Nous venons de rencontrer les réclamans.

LE PODESTAT.

Que d'amans disposés à plaider les uns contre les autres! (*leur donnant des papiers*) regardez, messieurs.

MAROT.

Que de procès nous allons voir!

RABELAIS.

Sans ceux que nous ne verrons pas.

MAROT.

Heureusement.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Ah! si la Cour devait tous les connaître,
Elle n'aurait pas un jour de repos;
Mais des procès qu'entre amans on voit naître,
Beaucoup, je crois, sont traités à huis clos.
Lorsque sur mainte et mainte clause
Le dépit a verbalisé,
Le cœur plaide pour l'accusé,
Et le plaisir juge la cause.

RABELAIS (*qui a parcouru les papiers*).

Et vous avez eu la patience d'enregistrer tout cela!

LE PODESTAT.

Que voulez-vous? il est des circonstances où l'homme d'esprit doit s'oublier; mais le tems presse, et je vais veiller à mes préparatifs.

MAROT.

Allez, monsieur.

SCÈNE IV.

RABELAIS, MAROT.

RABELAIS.

La reine nous a dit qu'elle attend un courrier du roi son frère... quel peut en être le motif?

MAROT.

Je l'ignore; et là-dessus, j'avoue que je ne puis former aucune conjecture.

RABELAIS.

Ni moi.

MAROT.

Voici nos amoureux.

RABELAIS.

Nos cliens.

SCENE V.

LES MÊMES, ENNEMOND, MARCEL, EUGENE.

EUGÈNE (*présentant un papier à Rabelais*).

Monsieur Rabelais.

AIR : *Dans ce salon où du Poussin.*

Lisez : voici de mon procès
L'instruction préliminaire.

MARCEL, *à Marot.*

Pour me défendre avec succès
Ce précis vous est nécessaire.

EUGÈNE.

Et comme beaucoup d'avocats
Ont l'habitude de le faire,
Si vous ne l'éclaircissez pas,
Au moins n'embrouillez pas l'affaire.

RABELAIS.

Mon ami, quand une affaire n'est pas claire, il faut embrouiller la tête du juge : or, pour embrouiller la tête du juge, il faut embrouiller l'affaire.

MAROT.

Ma foi, le doyen des avocats ne raisonnerait pas mieux que maître François Rabelais.

EUGÈNE.

Mais mon affaire est bonne.

MARCEL.

La mienne aussi.

MAROT.

Excellentes... si nous vous les faisons gagner; et vous, Ennemond ?

ENNEMOND.

Moi, monsieur?.. mais je compte beaucoup sur l'avocat que je me suis choisi.

RABELAIS.

Je t'en félicite, féal, car les bons avocats sont rares.

ENNEMOND (*gaîment*).

Messieurs, savez-vous quelles sont les femmes qui doivent composer l'auguste tribunal ?

MAROT.

Les conseillères de la cour ?.. mais il y en a plusieurs de

votre connaissance. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Eh! tenez, les voici.

MARCEL.

Aglaé!

EUGÈNE.

Clémence !

ENNEMOND.

Louise!

RABELAIS.

C'est moi qui les ai fait nommer.

ENNEMOND.

Bien obligé.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISE, CLÉMENCE, AGLAÉ.

LOUISE.

AIR *du vaudeville de Bérenger.*

DES amans nous sommes les juges,
Marguerite a fait choix de nous;
Point de détours, de subterfuges,
Certes, nous les connaissons tous.

Tremblez, amans qui, de vos belles
N'êtes pas les humbles servans.

AGLAÉ.

Frémissez, amans infidèles.

CLÉMENCE.

Amans fades et languissans.

TOUTES TROIS.

Amans fades et languissans.

Des amans nous sommes les juges, *etc.*

ENNEMOND.

Mais vous remplirez bien vos places;
Oui, mes amis, le choix est bon.
Nous serons jugés par les Grâces,
Par l'esprit et par la raison.

LOUISE.

Oui, Messieurs, par la raison.

ENSEMBLE.

LES TROIS FEMMES.

Des amans nous sommes les juges, *etc.*

RABELAIS ET MAROT.

La reine les nomme vos juges;
Mes amis, prenez garde à vous;
Certes, en fait de subterfuges,
Elles en savent plus que nous.

LES AMANS.

La reine vous nomme nos juges,
Et le choix est heureux pour nous;
Pourtant en fait de subterfuges,
Nous en savons bien moins que vous.

RABELAIS.

Mesdames, j'ai eu tantôt le plaisir de vous saluer, comme très-jolies et très-aimables; maintenant, j'ai l'honneur de vous rendre hommage, comme très-doctes et très-respectables.

MAROT.

Des femmes respectables à vingt ans! c'est superbe.

RABELAIS.

C'est inoui.

MARCEL.

Ces dames vont remplir un ministère bien grave.

ENNEMOND.

La reine ne vous a donc pas trouvées trop jeunes?

EUGÈNE.

Trop frivoles?

MARCEL.

Trop légères?

LOUISE.

Messieurs.

AIR : *Si Dorilas.*

On a voulu des femmes insensibles;
Sur ce point on nous connaît bien.

CLÉMENCE.

Libres de cœur, nous sommes impassibles.

AGLAÉ.

Pour nous les hommes ne sont rien.

TOUTES TROIS.

Pour nous les hommes ne sont rien.

LOUISE.

Notre indifférence est entière.

RABELAIS.

Voilà, malgré tous leurs appas,
Des femmes comme on n'en voit guère.

MAROT, RABELAIS.

Des femmes comme on n'en voit pas.

ENNEMOND.

Mais, mesdames, si par hasard vous alliez vous trouver juges dans votre propre cause ?

MARCEL.

La position serait difficile.

EUGÈNE.

Embarrassante.

LOUISE.

Rien n'embarrassera notre intégrité.

CLÉMENCE.

Notre bonne foi.

AGLAÉ.

Notre franchise.

RABELAIS.

Qualités prédominantes chez les femmes.

LOUISE.

Oui, monsieur Rabelais.

ENNEMOND (*à Louise*).

Au moins, vous vous souviendrez que nous n'avons pas toujours été ennemis.

LOUISE.

Je ne me souviens de rien.

ENNEMOND.

Si nous paraissons à votre tribunal, nous espérons trouver en vous...

LOUISE.

Des juges inflexibles.

MARCEL.

Quoi! point d'indulgence ?

AGLAÉ.

Non.

EUGÈNE.

Point de pardon ?

CLÉMENCE.

Jamais.

MAROT.

Ah! sensible Clémence !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PODESTAT.

LE PODESTAT (*aux trois Saphos*):

AIR : *Eh! quoi! tout sommeille.*

Près de sa personne,
Marguerite ordonne
Qu'à l'instant même on vienne se ranger;
Or, sans plus attendre,
Hâtez-vous de prendre
L'habit décent qu'il vous faut pour juger.

RABELAIS (*arrêtant les trois Saphos qui sortent*):

Un mot, mesdames!

(*Suite de l'air.*)

Entre robe de femme et robe de jugeur
La différence
Pour vous me fait peur.

MAROT.

Celle qui vous attend commande la rigueur,
La résistance
Aux cris du plaideur.

RABELAIS.

Erreur, prévention, faiblesse, complaisance,
Sous cette robe-là
On ne connaît rien de cela.

TOUS.

Près de sa personne,
Marguerite ordonne, *etc.*

(*Les trois Saphos sortent avec le Podestat, Rabelais et Marot.*)

SCÈNE VIII.

ENNEMOND, MARCEL, EUGÈNE.

ENNEMOND.

Quelles femmes!

MARCEL.

Quel caractère!

EUGÈNE.

Quelles têtes!

MARCEL.

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

JE les croyais seulement dédaigneuses,
Mais le couroux éclate dans leurs yeux.

EUGÈNE.

Oui, contre nous elles sont furieuses.

ENNEMOND.

Tant mieux, amis, et mille fois tant mieux.
Quand une femme est froidement sévère,
Point de ressource, il faut se retirer;
Mais lorsqu'elle est franchement en colère,
Loin de rien craindre on doit tout espérer.

MARCEL.

Heureusement, nous serons bien défendus par messieurs Rabelais et Marot.

ENNEMOND.

Nous le serons encore mieux par elles mêmes.

MARCEL, EUGÈNE.

Comment cela ?

ENNEMOND.

AIR *nouveau de M. Doche.*

ELLES font ici les cruelles,
Mais ce n'est pas de bonne foi;
Nous sommes encore aimés d'elles,
Ainsi, mes amis, croyez-moi.
De cette cause d'importance,
Sans trouble attendons le succès;
Si nous perdons notre procès,
L'Amour cassera la sentence.

(*Bruit d'instrumens.*)

MARCEL.

Qu'entends-je ?

EUGÈNE.

C'est le signal de l'audience qui va commencer.

(*Les rideaux qui ferment les côtés s'ouvrent, et aussitôt la draperie du milieu s'élève et forme un dais sur le trône de Marguerite qui est assise au milieu du tribunal, entourée des Conseillères; la Greffière est placée plus bas.*)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, MAROT, RABELAIS, LE PODESTAT, LOUISE, AGLAÉ, CLEMENCE, LA GREFFIÈRE, ENNEMOND, EUGENE, MARCEL, PEUPLE.

MARGUERITE, *placée sur son trône.*

Habitans de la ville de Lyon, c'est pour le bonheur de tous que j'ai demandé le rétablissement de l'antique et respectable Cour d'amour. Puisse cette heureuse restauration inspirer et rendre à jamais la constance aux amans, la fidélité aux époux, la douceur et la patience aux femmes, enfin, la bonne intelligence entre les deux sexes!

MAROT.

Ainsi soit-il.

RABELAIS.

Comme ainsi soit.

MARGUERITE.

Quelles sont les causes qui doivent être appelées à cette première audience?

LE PODESTAT.

Madame la Greffière, lisez. Attention!

LA GREFFIÈRE, *lisant.*

Un jeune homme ayant hérité de tous les biens de son ami prétend que la maîtresse dudit ami lui appartient, comme faisant partie desdits biens.

MAROT.

Il la prend pour un immeuble.

MARGUERITE.

Accordé, si la dame y consent.

RABELAIS.

Elle y consentira.

LA GREFFIÈRE; *lisant.*

La vieille Orphise a épousé le jèune Alphonse, et lui a fait sa fortune. Elle se plaint que le jeune Alphonse manque de reconnaissance et la néglige.

MARGUERITE.

Faites paraître Orphise.

LA GREFFIÈRE.

Absente.

MARGUERITE.

Absente!.... Hors de cour.

MAROT.

Et sans appel.

RABELAIS.

Avis aux riches douairières.

LA GREFFIÈRE.

La cause suivante est celle de trois amis contre leurs amies. Les plaignans sont Marcel, Eugène, Ennemond, tous trois présens à l'audience.

MARGUERITE.

Je sais que Marot et Rabelais doivent plaider dans cette affaire.

RABELAIS.

Nous sommes prêts.

MAROT.

Madame et Mesdames,

AIR :

ENNEMOND, Eugène et Marcel,
Disent que, malgré leur constance,
Un abandon dur et cruel
Est aujourd'hui leur récompense.

RABELAIS.

Ils accusent de ces méchefs
Aglaé, Clémence et Louise :
Quoiqu'avocats nous serons brefs,
Et n'emploierons que la franchise.

LE PODESTAT.

Des avocats brefs et francs ! c'est du nouveau ; ça n'aura pas de suite.

MARGUERITE.

Que les causes soient plaidées l'une après l'autre. Parlez, Marot.

MAROT, *plaidant.*

Je plaide pour Marcel contre Aglaé du Guillet.

MARGUERITE.

Aglaé, descendez.

(*Aglaé quitte le banc des juges et sa robe, et va s'asseoir sur une banquette placée au devant de la scène.*

MAROT.

Mesdames, je ne retarderai point l'exposé de ma cause par un exorde ambitieux, par un préambule fastueux, par une introduction captieuse. J'épargnerai à la Cour toutes les inutilités qui pourraient fatiguer son attention, et je viens droit au fait.

AIR : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Un rendez-vous est donné par madame
Au bon Marcel, devant la Cour présent,
Et, plein de l'amour qui l'enflamme,
Ce bon Marcel y vient une heure avant. (*bis.*)
Empressement, certes, bien légitime,
Bien éloigné d'être un défaut.

Et cependant... le croirez-vous, mesdames? non, vous ne le croirez pas.

(*Suite de l'air.*)

Au bon Marcel Aglaé fait un crime
D'être venu trop tôt.

TOUS.

D'être venu trop tôt!

MAROT et MARCEL.

D'être venu trop tôt!

LE PODESTAT.

Trop tôt! Ça ne m'est jamais arrivé.

MARGUERITE.

Est-il vrai, Aglaé?

AGLAÉ, *se levant.*

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Du rendez-vous, je le confesse,
Marcel a devancé l'instant.

MAROT.

Je prends acte de l'aveu.

AGLAÉ.

Mais, à mon arrivée, jugez de ma surprise.

(*Suite de l'air.*)

Pour mieux rêver à sa tendresse,
Monsieur dormait paisiblement.

Or, je le demande à la Cour.

(*Suite de l'air.*)

J'en appelle à toutes les femmes, (*bis.*)
Toutes penseront comme nous;
C'est au moins pour causer, Mesdames,
Que nous donnons des rendez-vous.

MAROT.

Sans doute, et nous le savons de reste. Mais, cruelle! est-ce donc à vous de nous reprocher notre sommeil? Vous, sous les fenêtres de laquelle nous avions passé la nuit entière à vous répéter que nous vous adorons, à vous chanter des vers où notre amour s'exprime dans les termes les plus tendres et les plus passionnés.... Quoi! lorsque ce n'est qu'à six heures du matin que vous daignez nous accorder un rendez-vous pour huit, vous êtes offensée qu'à sept le sommeil nous ait surpris!

RABELAIS.

C'est une barbarie!

MAROT.

Non, Aglaé, vous ne tiendrez point à cette injuste inculpation; vous ne nous accuserez plus de dormir, vous qui savez si bien que nous n'existons, que nous ne respirons que pour veiller avec vous et pour vous.

MARGUERITE.

Aglaé, qu'avez-vous à répondre?

AGLAÉ.

Madame....

AIR *du Vaudeville de Psyché.*

D'un défenseur très-estimable
Marcel en vain s'est appuyé:
De son sommeil inconcevable
Marcel n'est point justifié.
C'est à bon droit que je l'accuse,
L'amour-propre m'en fait la loi.....
Mais je suis bonne, et je l'excuse,
Car je crois qu'il rêvait à moi.

MARCEL, *allant se réunir à Aglaé.*

Oui, sans doute, je rêvais à vous.

LE PODESTAT.

Un amant qui rêve est bien excusable.

MAROT.

Ma cause est gagnée.

MARGUERITE.

Mesdames, vous serez sans doute de mon avis:

AIR: *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Un arrêt que dicte l'amour
Doit être approuvé par la Cour.

LES CONSEILLÈRES.

Un arrêt, *etc*

MARGUERITE.

A vous, maître Rabelais.

RABELAIS.

Je plaide pour Eugène contre Clémence de Bourges.

MARGUERITE.

Clémence ?...

(*Clémence se lève et descend.*)

RABELAIS, *plaidant.*

Mesdames, j'ai grand besoin de l'indulgence de la Cour; car la cause que je défends est précisément le contraire de celle qui vient d'être jugée. Marcel est venu trop tôt, Eugène est venu trop tard.... Trop tard.... d'un quart d'heure! Mais, si Marcel était endormi, Eugène était bien éveillé.

CLÉMENCE.

Que trop éveillé !

RABELAIS.

Je vous entends, Madame, et je vais dire la vérité, toute la vérité; ma conscience me l'ordonne. Voici le fait. Eugène et plusieurs jeunes gens de la ville étaient réunis dans un festin champêtre où présidait une aimable et vive gaîté. Au milieu de ce charmant repas, un des convives propose que chacun porte, tacitement, la santé du tendre objet dont il est épris. A l'instant même, tous les convives sont debout, tous les verres sont levés, tous les verres sont remplis.

LE PODESTAT.

Tous les verres remplis!... Le joli coup d'œil !

RABELAIS.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Eugène boit à Clémence,
Il y boit sec et beaucoup :
Il finit, il recommence ;
Et voilà que, tout-à-coup,
Il est gris le camarade,
Et comment ne l'être pas!...

(*A Clémence.*)

N'eût-il bu qu'une rasade
A chacun de vos appas.

LE PODESTAT.

Il y a de quoi se griser.

MAROT (*à part.*)

La tournure est adroite.

RABELAIS.

Mais, à travers cette joie bruyante, mon client n'oublie pas le rendez-vous qui l'attend; et, malgré les instances de ses amis, il part, il s'éloigne, il arrive.... il est aux genoux de Clémence.

LE PODESTAT.

Il y est.

CLÉMENCE.

A quoi bon ? que pouvait-il me dire ? que m'a-t-il dit ?

RABELAIS.

AIR : *Eh! ma mère, est-ce que je sais ça.*

Dans ce qu'il a voulu dire,
Il a dû déraisonner:
Mais, d'un moment de délire
Faut-il donc vous étonner?
Près de sa belle maîtresse,
Eugène, en vrai Troubadour,
Eprouvait la double ivresse
De Bacchus et de l'Amour.

J'ai dit.

MARGUERITE.

Clémence, que répondez-vous ?

CLÉMENCE.

Madame.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

La double ivresse qu'on m'oppose
Est un moyen fort bien trouvé;
Mais, pour le succès de sa cause
Maître François n'a rien prouvé.

Cependant, je ne veux ni ne dois être plus sévère qu'Aglaé.

De Bacchus pardonnons l'ivresse;
Elle ne dure qu'un moment,
Et j'ai le doux pressentiment
Que l'autre doit durer sans cesse.

EUGÈNE, *allant à Clémence.*

Ah! c'est aux pieds de Clémence que je veux recevoir mon pardon.

MARGUERITE.

Vous le voyez encore, mesdames,

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Ici l'Amour est président,
Il prévient notre jugement.

LES CONSEILLÈRES,

Ici l'Amour, *etc.*

RABELAIS.

Voilà une cause qui m'a donné bien de la peine !

MARGUERITE.

Ennemond, quel est votre avocat ?

ENNEMOND.

Madame.... je n'en ai point.

LOUISE.

Je le crois : une si bonne cause !

ENNEMOND.

Je plaide moi-même, pour moi.... contre Louise Charli.

LOUISE.

Qui, certes! se défendra mieux que ces dames.

ENNEMOND, *souriant.*

Je suis convaincu d'avance.

MARGUERITE.

Louise, descendez.

LOUISE.

Pas pour long-temps. (*à sa voisine.*) Garde-moi ma place.

ENNEMOND.

Mesdames, plein de confiance dans la bonté de ma cause, et dans la justice de la Cour, je parlerai sans détour et sans crainte. Je n'ai point à me reprocher d'être venu trop tôt ou trop tard : je ne suis pas venu du tout.

LOUISE.

Vous l'entendez, Mesdames.

MARGUERITE, *à Ennemond.*

Et vous prétendez vous justifier ?

ENNEMOND.

Je l'espère, au moins.

LOUISE.

Il ose l'espérer !

ENNEMOND, *à un homme qui est derrière lui.*

Approchez.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est ?

(*Ennemond prend dans les mains de cet homme une lettre qu'il présente à Louise.*)

ENNEMOND.

Lisez, Madame.

LOUISE.

Moi !

MARGUERITE.

Ecoutons.

LOUISE, *lisant.*

Lanval, à Louise Charli.... Que peut-il me vouloir ? (*Elle veut rendre la lettre.*) Je ne la lirai point.

ENNEMOND.

Je supplie la Cour d'ordonner que lecture soit faite de cet écrit.

MARGUERITE.

Louise, la demande est juste, vous ne pouvez vous y refuser.

LOUISE.

J'obéis. (*Elle lit.*)

« Madame, jaloux du bonheur de mon rival, et piqué « de vos dédains, j'ai osé me permettre sur votre per- « sonne quelques propos légers et inconsidérés : Enne- « mond m'en a demandé raison, et nous nous som- « mes rendus sur le pré, à l'heure et à l'instant même « où vous l'attendiez.

Comment ! (*Elle continue.*)

« Notre combat a été vif et opiniâtre ; mais enfin En- « nemond m'a terrassé et désarmé. »

(*A Ennemond.*)

Vous vous êtes battu pour moi, sans mon aveu, sans m'en prévenir !

ENNEMOND.

Madame...

AIR NOUVEAU *de M. Doche.*

Du combat l'heure était précise,
Ennemond n'a pas différé ;
Venger la gloire de Louise
Ce m'était un devoir sacré.
Au cri de l'honneur qui l'appelle
Tout guerrier doit, ainsi que moi,
Se battre en tout tems pour sa Belle,
Pour sa Patrie et pour son Roi. *bis.*

CHŒUR.

Se battre, *etc.*

LOUISE.

Malgré les bonnes raisons que je pourrais ajouter, je juge l'affaire, et je me condamne.

MARGUERITE.

Je confirme le jugement.

LOUISE.

Mais, à l'avenir, si quelque mal avisé ose tenir des propos sur mon compte, je me charge d'y répondre.

LE PODESTAT.

Et la réponse sera vigoureuse.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE (*à Marguerite.*)

Madame, une dépêche de la Cour.

(*La Reine se lève, ainsi que les Conseillères, et tandis qu'elle descend du Tribunal, on chante le Chœur suivant.*)

AIR : *De la Fée Urgèle.*

Ils triomphent, qu'ils soient heureux !
L'Amour se prononce pour eux.

MARGUERITE (*la prenant.*)

J'attendais cette lettre avec impatience.... Elle est du roi mon frère.

LE PODESTAT.

Messieurs, une lettre d'un Roi !

MARGUERITE (*qui a parcouru la dépêche.*

Enfin, il a rempli mes desirs... Gentil Marot, François premier vous rappelle à sa Cour.

MAROT (*saluant la Reine.*)

Madame.

MARGUERITE.

Et vous, joyeux Rabelais, il fixe votre résidence à Meudon, avec le titre que vous desirez, et un traitement dont vous serez satisfait.

RABELAIS.

Vive dieu ! je me félicite d'en avoir fait la demande.

MAROT.

Et moi, je m'applaudis de n'avoir pas sollicité. Madame, j'espère justifier la protection dont votre Majesté m'honore, et prouver au Roi qu'il ne pouvait rappeler un sujet plus dévoué.

RABELAIS.

Et moi, Madame, foi de Rabelais, je jure d'être digne de l'emploi qui m'attend à Meudon.

MARGUERITE.

A demain, les trois noces ; ensuite, mon départ pour Paris avec Marot et Rabelais ; et je nomme les trois Saphos pour présider alternativement la Cour d'amour qui continuera ses séances.

LOUISE.

Madame, nous tâcherons de mériter cette faveur.

CLÉMENCE.

Et tous nos arrêts seront dictés par la justice et la plus sévère impartialité.

VAUDEVILLE.

LOUISE.

AIR : *de M. Doche.*

Venez, sombres époux, venez, tristes amans,
Comptez sur l'équité de tous nos jugemens.

MAROT.

Il ne durera pas ce tribunal si sage,
Qui justement condamne, et justement absout.
Un jour, je le devine, on se passera tout
En amour comme en mariage.
J'ignore quand ce tems viendra ;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore, *etc.*

AGLAÉ.

Femmes, dont la dépense irrite vos maris,
La Cour écoutera vos plaintes et vos cris.

RABELAIS.

Il ne durera pas le luxe de nos femmes
Qui fait, avec raison, murmurer les époux :
Un jour, économie en parures, en goûts
Sera le partage des Dames.
J'ignore quand ce tems viendra ;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore, *etc.*

CLÉMENCE.

Femmes, dont les maris prétendent commander,
Nous les condamnerons à toujours vous céder.

ENNEMOND.

Il ne durera pas cet esprit volontaire ;
Par qui la femme ordonne et règne sans retour :
Sans le conseil, l'aveu de leurs maris, un jour
Ces Dames ne voudront rien faire.
J'ignore quand ce tems viendra ;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore, *etc.*

LOUISE.

Vieillards, qui vous plaindrez d'une jeune moitié,
Vous êtes bien certains de nous faire pitié.

LE PODESTAT.

Ah ! nous verrons un jour un époux vénérable
Adoré, caressé, malgré ses cheveux blancs ;
Et sa femme, au milieu d'un cercle de galans,
Ne trouvera que lui d'aimable.
J'ignore quand ce tems viendra ;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore, *etc.*

AGLAÉ.

Auteurs, qui vous plaindrez de vos rivaux jaloux,
Pour en avoir justice, adressez-vous à nous.

MAROT.

Un beau jour, les auteurs plus polis que sévères,
Diront, de leur rivaux, plus de bien que de mal;
On ne les verra pas, dans tel ou tel journal,
Être juges de leurs confrères.
J'ignore quand ce tems viendra;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore, *etc.*

CLÉMENCE.

Tout œuvre où, tendrement, on chantera l'amour,
Sera, bon ou mauvais, protégé par la Cour.

MARGUERITE, *au Public.*

Un jour, tous nos auteurs pourront, en assurance,
Présenter au Public leurs ouvrages nouveaux.
Ces ouvrages, toujours sans taches, sans defauts,
N'auront pas besoin d'indulgence.
J'ignore quand ce tems viendra;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore quand ce tems viendra,
Mais bienheureux qui le verra.

FIN.

Paris, de l'Imprimerie d'Abel LANOE, rue de la Harpe n.° 78.